

28 Juillet 2020

PARIS

Le Marais

LE GRAND SIÈCLE DANS LE MARAIS



Portraits d'illustres personnages du
17ème siècle

Denis MARTIN

PRÉAMBULE

Fin juillet 2020, le déconfinement était total. On oubliait quelque peu le virus et ses malheurs. L'esprit «d'jeune» avait frappé, amenant une grande partie de notre jeunesse à gommer les «gestes barrières» et à abandonner tout réflexe de protection. La musique résonnait nuit et jour dans le bois de Vincennes. Comme l'an passé, nous souffrions de la chaleur devenue de plus en plus harassante. Un matin, nous partîmes pour un parcours dans le Marais, afin d'admirer les pochoirs du «street-artiste» C215, consacrés aux figures illustres du Grand Siècle.

L'artiste s'est passionné pour les belles figures du Grand siècle. Le quartier fut très prisé par la noblesse aux 16^e et 17^e siècles. Du début du règne d'Henri IV en 1589, à la mort de Louis XIV en 1715, le Marais parisien a été le théâtre d'une vive émulation intellectuelle et artistique. Il était alors le lieu à la mode de la capitale du royaume. Après l'avènement de la Régence, le chic aristocratique se déplacera vers l'Ouest. Il s'installera d'abord, sur la rive droite, entre le Palais-Royal et le Faubourg St Honoré. Premier quartier parisien bâti en pierre, le Marais était le cœur bouillonnant de la capitale du royaume, lieu de rendez-vous d'un «Tout-Paris» ou «Tout-Versailles» de l'époque. Sous la Restauration, il migrera sur la rive gauche, dans le Faubourg St-Germain qui regroupera les hôtels les plus huppés de la noblesse légitimiste.

Le graffeur Christian Guémy, alias C215, portraitiste et historien de formation, a réalisé ses pochoirs sur du mobilier urbain. Les portraits que l'on découvre, ont été apposés au détour d'une ruelle, d'une église ou d'un monument. Au-delà de l'histoire du 17^e siècle, le parcours célèbre le baroque architectural du Marais de Paris.

1 - HENRI IV

(1553-1610)

Le portrait du roi trône au milieu du boulevard éponyme. Le célèbre monarque régna de 1589 jusqu'à cette année 1610 où il mourut, assassiné dans la rue de la Ferronnerie, au cœur de Paris, à proximité du quartier du Marais. On ne présente plus le fondateur de la dynastie des Bourbons, ancêtre de tous les rois et reines régnant aujourd'hui en Europe. De nos jours, il est considéré par de nombreux historiographes comme le plus grand roi français, devançant, dans ce classement, son petit-fils Louis XIV.



2 - LOUIS XIII (1601-1643)

Au centre de la Place des Vosges se dresse la statue équestre de Louis XIII. Commandée par Louis XVIII, elle a été érigée sous la Restauration en 1829.

Au XVI^e siècle, l'espace occupé par l'actuelle place, se trouvait hors la ville, au pied de l'enceinte Charles V. Pour célébrer le mariage de sa fille avec Philippe II d'Espagne, Henri II a combattu en joute sur ce même lieu où il trouva la mort le 10 juillet 1559, blessé d'un coup de lance dans l'oeil. Malgré les soins des chirurgiens royaux dont Ambroise Paré et de médecins, Henri II mourut quelques heures plus tard dans d'atroces souffrances.

Louis Métezeau, architecte du roi Henri IV, dessina cette place «royale» qui constitue l'une des plus anciennes places de Paris. Elle fut baptisée en 1612 à l'occasion des fiançailles de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. En 1800, on la renomme «place des Vosges» en l'honneur d'un département, qui fut le premier à s'être acquitté de l'impôt sous la Révolution française. Tout près, se trouve le square Louis XIII où C215 a réalisé un pochoir du roi.



Statue de Louis XIII
(Dupaty et Cortot en 1829)
Place des Vosges

Pochoir du roi - Square Louis XIII



3 - NINON DE LENCLOS (1620-1705)

Ninon de Lenclos, femme de lettres et courtisane, habita pendant près de cinquante ans, une belle maison, située rue de Tournelles, non loin de la place des Vosges. Ses rendez-vous quotidiens étaient très courus et l'endroit était l'un des grands lieux mondains du Marais. Elle avait commencé très tôt une carrière de femme savante dans les salons parisiens, gagnant par son charme et son esprit l'attachement des Grands.



Ce que l'on sait de la vie de Ninon de Lenclos peut se résumer ainsi. Elle était la fille d'un gentilhomme tourangeau libertin et d'une mère bigote. Très tôt, elle se révéla une enfant prodige de la musique. Elle jouait, paraît-il, à merveille du luth et du clavecin et faisait sensation dans les salons où sa mère l'emménageait. La jeune Ninon apprit l'espagnol, puis l'italien, illustre langue que tout Grand devait connaître pour briller en société. On retient l'image d'une courtisane collectionnant les amours ou celle d'une «femme savante» à la mode de Molière. Elle fut une grande dame qui a tenu salon et dont les «Cinq à neuf» furent célèbres. Femme d'esprit et indépendante, elle était l'un des symboles de la liberté des mœurs de l'époque. Liberté qui disparaîtra à la Révolution et sous Napoléon.

4 - MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, DUC DE SULLY (1559-1641)

Le portrait de Sully a été graffé face au Centre des Monuments nationaux, sis rue Saint-Antoine. Cet hôtel particulier, chef d'oeuvre d'architecture, a été dessiné à l'initiative d'Henri IV. Construit de 1625 à 1630 par l'architecte Jean Androuet du Cerceau (*), il fut acheté en 1634 par Maximilien de Béthune, duc de Sully. Celui-ci avait alors soixante-quatorze ans. À l'époque, cela était considéré comme un âge canonique. Les ducs de Sully feront ensuite de leur hôtel, l'un des centres de la vie mondaine du Marais où Madame de Sévigné, en voisine, ne manquait pas d'accourir.



Sully, principal ministre du roi, est aussi connu que «le roi Henri et sa poule au pot», pour sa formule: «*Lasbourage et pasturage sont les deux mamelles de la France.*». C'est à lui que l'on doit l'extraordinaire développement agricole et la croissance économique du pays au cours des vingt premières années du Grand siècle, période faste qui faisait suite aux funestes décennies des Guerres de religion.

(*) La famille Androuet du Cerceau a constitué une brillante dynastie d'architectes d'origine protestante à qui l'on doit notamment, le Pont-Neuf, la Place Dauphine à Paris et le Temple de Charenton (1607), démolis sur ordre de Louis XIV en 1685.

5 -Mme de SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, 1626-1696)

Ah, mon épistolière favorite ! Chouette, d'avoir pour «maîtresse», une dame décédée depuis plus de trois siècles. Celle qui était sans doute une maîtresse-femme, écrivait à sa fille, Mme de Grignan. Ses lettres sont une merveille d'écriture. On n'écrit plus comme cela. D'ailleurs, ce français du XVIIe qu'on qualifie de «moderne» ou de «classique», est une langue qui n'est plus parlée, ni même écrite. C'est pourtant un modèle, pour nous tous, écrivains du dimanche qui voudrions briller en poésie ou en épîtres à 2.500 ou 5.000 caractères. Depuis mes 65 ans, je m'essaie à ce format avec plus ou moins de bonheur. Cela convient à mon esprit et à mes sentiments, car, je ne suis, en fils d'ébéniste, qu'un modeste artisan. «Cent fois sur le métier...» a écrit le fabuliste. Je n'en dirai pas plus sur Mme de Sévigné, qui fut un peu une féministe, quelques siècles avant l'heure. Elle avait su habilement se séparer de son mari et, pour son bonheur, avait eu le bon goût, écrivait-elle, de «tenir les hommes éloignés d'elle.» Mais, je digresse, je digresse, ...alors que je me suis engagé à faire court ! Bref, le portrait de notre «femme de lettres» est sis, 34 rue de Sévigné. Hardi lecteur, tu te douteras que la rue a ainsi été nommée en hommage à la marquise. Elle habita en cet hôtel Carnavalet de 1677 jusqu'à sa mort en 1696.



Le musée Carnavalet qui appartient à la ville de Paris, est consacré à l'histoire de la capitale. En travaux depuis 2017, il est ouvert à nouveau aux visiteurs depuis juin 2021 et les collections sont montrées dans des espaces modernisés et reconfigurés.

6 - MADELEINE DE SCUDÉRY (1607-1701)

Le portrait de Madeleine de Scudéry se découvre tout près de l'entrée du BHV, à l'angle de la rue de Rivoli et de la rue du Temple. C'est dans un hôtel de cette seconde rue, qu'habitait la célèbre femme de lettres. Madeleine de Scudéry, surnommée Sapho, fut l'une des Précieuses, dont Molière s'inspira dans deux de ses œuvres, «Les femmes savantes» et «Les Précieuses ridicules». Comme Ninon de Lenclos, Mme de Scudéry est une « grande dame ». Ces dernières faisaient preuve de plus d'esprit que des «Grands», qui souvent ne furent que de «petits marquis simples», exception faite pour Scarron, La Rochefoucauld et quelques autres. Être «Précieuse» était sans doute la seule manière qui convenait pour se hisser et sans doute surpasser ces hommes garnis de rubans. Quelque part, il faut savoir lire en creux les pièces de Molière. En réalité, Jean-Baptiste Poquelin, rend un hommage appuyé à ces «femmes savantes». Sur ce théâtre d'opérations singulier que constitue le salon, les femmes sont contraintes de combattre. Elles se doivent, pour exister, vaincre la gent masculine dont les «Trissotin» et «Vadius» sont dépeints comme «ridicules». Ainsi, naissait au Grand siècle, un pré-féminisme, qu'on s'autorisera à qualifier de proto ou de premier féminisme.



Portrait de Madeleine de Scudéry

7 - Mme de MONTESPAN

(Françoise de Rochechouart de Mortemart, 1640-1707)

On cherche, mais en vain, le portrait de Mme de Montespan, indiqué comme devant être sur la place Monique Antoine, non loin de l'hôtel d'Albret. Renseignement pris, GPS et Google aidant, on apprend que Monique Antoine fut une avocate et une militante féministe (1933-2015). De taille très modeste, ladite place est comparable à celle d'un deux-pièces ! Située à l'intersection de la rue Vieille-du-Temple et de la rue des Francs-Bourgeois, elle a été inaugurée officiellement en 2018.

Bref!...c'était dans l'hôtel d'Albret que se tenait le salon fréquenté par Mme de Montespan. Elle y fit la connaissance de Françoise d'Aubigné, veuve Scarron. Cette dernière deviendra la gouvernante des enfants royaux. La suite est connue et fut abondamment décrite. L'ambitieuse veuve en profita pour détrôner sa rivale dans le cœur du roi, devenant plus tard, marquise de Maintenon. L'hôtel fut bâti en 1580 pour Anne de Monmorency. Immensément riche, il détenait plus d'une centaine de propriétés en France. L'édifice, remanié à plusieurs reprises et achevé en 1640 par François Mansart, devint par la suite la propriété du Maréchal d'Albret.



Mme de Montespan était née Françoise de Rochechouart de Mortemart, le 5 octobre 1640 à Lussac-les-Châteaux (Vienne) dans une forteresse médiévale disparue. Son nom célèbre venait de son mariage avec Louis Pardaillan de Gondrin qui lui donna le titre de Marquise de Montespan. Présente à la cour de Versailles, elle devint la favorite de Louis XIV. «À la plus surprenante beauté, elle joignait l'esprit le plus vif, le plus fin, le mieux cultivé, cet esprit héréditaire dans la famille Mortemart... Beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs», a écrit Mme de Sévigné. Mme de Montespan vécut ses derniers jours au château d'Oiron avant de décéder en 1707, à Bourbon-l'Archambault où elle était allée «prendre les eaux».

8 - PAUL SCARRON

(1610-1660)

Paul Scarron, écrivain français, contemporain du règne de Louis XIII et de la Fronde, est issu de la petite noblesse picarde. Né à Paris, il commence à écrire ses premières œuvres à partir de 1645. Il fut très tôt atteint d'une maladie dégénérative qui lui tordit le corps. Handicapé des jambes, il était contraint de se déplacer en fauteuil roulant. Son ouvrage le plus connu est *Le Roman Comique*, écrit sur le mode burlesque. Les vers suivants traduisent le sentiment qu'il avait de lui-même:

«Il n'est plus temps de rimailleur
On m'a dit qu'il faut détailler
Moi qui suis dans un cul de jatte
Qui ne remue ni pied ni patte
Et qui n'ai jamais fait un pas
Il faut aller jusqu'au trépas...»

En 1652, il épouse une orpheline sans fortune âgée de seize ans, Françoise d'Aubigné. Née dans la prison de Niort, elle est la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630), poète écrivain et homme de guerre protestant. Scarron ouvre un salon dans le Marais où il accueille artistes, rimailleurs et autres familiers de la Cour et où il réside avec la jeune Françoise. Trente ans après, celle-ci jouira de la plus grande fortune royale, devenant la favorite et l'épouse morganatique de Louis XIV.



Scarron décède, le 6 octobre 1660 et est inhumé dans le cimetière de l'église de Saint-Gervais-St Protas à Paris avec une épitaphe qu'il avait lui-même rédigée:

« Celui qui ici maintenant dort - Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort - Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit - Prends garde qu'aucun ne l'éveille
Car voici la première nuit - Que le pauvre Scarron sommeille. »
(Paul Scarron in « Recueil Poésies »)

9 - Mme de MAINTENON

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon (1635-1719)

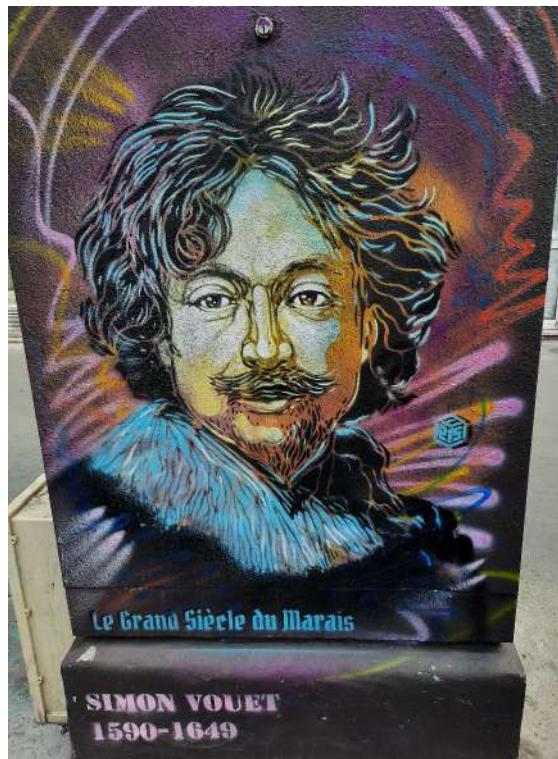
Le pochoir de Françoise d'Aubigné est sis 51 rue de Turenne, à proximité de celui de Paul Scarron, son époux (Cf 8).



De la prison de Niort où elle naquit et jusqu'à la fin de ses jours, la marquise de Maintenon eut une vie digne d'un roman vrai. La petite-fille du poète Agrippa d'Aubigné aurait-elle voulu se venger d'un aïeul, farouche guerrier protestant qui finit sa vie, en exilé à Genève ? Les historiens se sont souvent interrogés sur la date du mariage secret de Louis XIV et de Mme de Maintenon. Au XIX^e siècle, Jules Michelet place le mariage à l'automne 1685, parce qu'il coïncide ainsi avec la révocation de l'édit de Nantes et la diaspora des protestants. Selon le grand historien, la marquise aurait obtenu auprès des Jésuites leur accord pour ce mariage avec en contrepartie, la révocation qu'ils revendiquaient. Aujourd'hui, l'on pense généralement que le mariage secret aurait eu lieu le 9 octobre 1683, quelques mois après la mort de la reine Marie-Thérèse.

10 - SIMON VOUET (1590-1649)

Le portrait de l'artiste a été placé au 98 rue Saint-Antoine, près de l'église Saint-Paul pour laquelle il avait réalisé son célèbre tableau, «*La présentation au Temple*», conservé au musée du Louvre.



Né à Paris en 1590, Simon Vouet était le fils d'un peintre qui lui apprit les rudiments de l'art. Très vite, il s'adonne à la peinture de portraits, genre où il excellera. Il voyage en Italie où il effectue un long séjour de quinze ans, visitant Venise, puis Rome où il vit jusqu'à son retour en France. Il connaît un grand succès dans la capitale pontificale, travaillant à la décoration d'églises, notamment pour le compte du cardinal Barberini, futur Urbain VIII. Son art est inspiré du Caravage et de son chiaroscuro. Liés à de nombreux peintres français établis à Rome, il est en relation avec Nicolas Poussin, futur grand maître de la peinture classique du XVIIe siècle. En 1627, de retour en France à l'appel de Louis XIII, il importera le style baroque italien. L'un de ses tableaux les plus fameux reste le «*Portrait de Louis XIII, entre deux figures de femmes*». Même si sa gloire a souffert de la comparaison avec Poussin, Simon Vouet est demeuré l'emblème de la peinture baroque française. Il s'éteint en 1649 à Paris, au tout début de la Fronde.

11 - FRANCOIS MANSART (1598-1666)

C'est au niveau de l'actuel numéro 5 de la rue Payenne que se trouvait la maison de François Mansart. Il y vécut toute sa vie et fut le maître et précurseur de l'architecture classique. Même si nombre de ses œuvres ont disparu, il est considéré comme le plus grand des architectes du XVII^e siècle.

Lors de sa formation, il rencontre Salomon de Brosse, père du palais du Luxembourg et parfait sa connaissance des architectures italienne et française du seizième siècle. Les particularités du style Mansart portent sur les volumes pyramidants, les toits écrêtés, coiffés de lanternons et le système d'escalier en pierre de taille, accolé à un pavillon central. La plupart de ses réalisations ont disparu.

En 1641, le marquis de Longueil fait appel à Mansart pour construire son château de Maisons. Cette réalisation établit définitivement la renommée de Mansart qui deviendra un modèle pour l'architecture des siècles suivants.

François Mansart, sans enfant, eut pour successeur dans son art, son petit-neveu, Jules-Hardouin Mansart (1646-1708). C'est à ce dernier, devenu Surintendant des bâtiments du roi, que l'on doit de nombreuses réalisations à Paris comme à Versailles, dont le Grand Trianon.



Château de Maisons-Laffitte, considéré comme le chef-d'œuvre de l'architecture classique, sommet de l'art de Mansart.

12 - SALOMON DE BROSSE

(1571 - 1626)

Salomon de Brosse, grand architecte français, né vers 1571 à Verneuil-sur-Halatte est mort à Paris le 8 décembre 1626. Il fut inhumé au cimetière Saint-Germain, alors réservé aux protestants. Salomon de Brosse appartient en effet à la dynastie des Androuet du Cerceau, architectes protestants célèbres sous le règne d'Henri IV. Depuis l'Édit de Nantes de 1598, les protestants pouvaient se rendre à Paris et exercer leurs activités.



Salomon de Brosse - Place Saint-Gervais à Paris

Le rôle essentiel de Salomon de Brosse fut celui qu'il exerça auprès de Marie de Médicis, en qualité de Premier architecte de la Reine. En particulier, il dressa les plans du Palais du Luxembourg à Paris, clairement inspirés du palais Pitti à Florence. Le palais sera bâti avec un bossage singulier, tout nouveau dans la capitale du royaume de France. Ensuite, Salomon de Brosse éleva en 1623 le temple de Charenton où se réunissaient les protestants de Paris. Mais l'édifice fut détruit et démolî lors de la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Erreur funeste ou faute dramatique du roi Louis XIV ! Certains huguenots s'exilèrent à Berlin où ils construisirent un temple à l'image de celui de Charenton.

13 - PHILIPPE DE CHAMPAIGNE (1602-1674)

Né à Bruxelles en 1602, Philippe de Champaigne entreprend son apprentissage dans un atelier de peintre. A l'occasion d'un voyage à Paris en 1621, il rencontre Nicolas Poussin avec qui il se lie d'amitié, puis débute sa carrière au sein de l'atelier de Simon Vouet (Cf. 10) où il va exceller. Avec ce dernier, il devient l'un des deux artistes les plus réputés du royaume. Le voici bientôt peintre officiel de la reine-mère, Marie de Médicis. En 1628, celle-ci lui confie les travaux de décoration du Palais du Luxembourg. Confronté à la peinture de Rubens lequel avait gagné la faveur de la reine-mère, Philippe de Champaigne va se rapprocher des milieux jansénistes. Son style devient de plus en plus austère. A la fois baroque et classique, il atteint la perfection dans le rendu de l'intime et de la dévotion religieuse. S'il sait transcrire à merveille le portrait psychologique du personnage, à l'image d'un Richelieu au visage hautain et cassant, il montre sa compassion pour les souffrants et les figures d'humilité. Sa peinture renvoie à la transcendance et interroge sur le sens du monde et la grandeur incommensurable de Dieu.



Portrait de Philippe de Champaigne, Place Saint-Gervais Paris

Le peintre est mort en 1674, à l'âge de 72 ans et a été inhumé dans l'église Saint-Gervais.

14 - CHARLES LE BRUN (1619-1690)

Ah ! Le voici, cet artiste dont on nous a rebattu les oreilles dès le collège. Celui qui, tout à la gloire du Grand Roi, fut son artiste peintre et décorateur favori.

Charles Le Brun est issu d'une famille d'artistes. Son père, Nicolas Le Brun, était maître-sculpteur à Paris. Comme Philippe de Champaigne, il intègre l'atelier de Simon Vouet - qui, décidément, était un pourvoyeur de génies. Le Cardinal de Richelieu lui confie en 1641 la commande du décor du Palais Cardinal (actuel Palais-Royal). Devenu un admirateur fervent de Nicolas Poussin, il rejoint en 1642 celui-ci à Rome. De retour à Paris, il participe à la création de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fondée en 1648. Nicolas Fouquet, le surintendant alors en cour, lui confie le plafond du chantier de Vaux de 1657 à 1661. Aussitôt Fouquet arrêté et déchu, l'artiste passe avec armes et bagages, au service du roi. Ingratitude des hommes ! Nommé premier peintre du roi, il va multiplier les commandes et les chantiers. Au Louvre, il est chargé par Colbert de réaliser le programme décoratif de la Galerie d'Apollon (Aile Denon). À Versailles, il conçoit le décor de l'escalier des Ambassadeurs, ce grand escalier de Versailles, réalisé de 1672 à 1674, puis suprême final, la Galerie des Glaces (1681-1684).

À son actif, on ne compte plus les nombreux tableaux, les décors et les cartons qui appartiennent aux collections publiques ou parsèment les musées des Beaux-Arts en France et à l'étranger.



Charles Le Brun, le grand peintre et décorateur du 17ème siècle

1, Quai aux Fleurs
Paris 4ème

15 - LA PRINCESSE DE SOUBISE

Anne de Rohan-Chabot (1648-1709)



Portrait de la Princesse de Soubise
au 41, rue des Archives Paris 4ème

Née dans la puissante famille de Rohan, Anne de Rohan-Chabot épouse à l'âge de 15 ans le lieutenant-général François de Rohan, prince de Soubise. On la dit d'une grande beauté, le teint pâle et les yeux en amande... À la cour, on la surnomme « La belle Florice ». Elle se fait remarquer par Louis XIV et les rumeurs prétendront même que la princesse était devenue la nouvelle favorite. En 1674, elle est nommée dame du palais de la reine Marie-Thérèse. Elle donne naissance à deux fils, Hercule-Mériadec de Rohan, futur prince de Soubise et Armand-Gaston Maximilien de Rohan, lequel deviendra évêque de Strasbourg et cardinal. Son mari devenu riche, acquiert en 1700 l'hôtel de Guise qui devient alors l'hôtel Soubise ou Palais Soubise où la princesse Anne de Rohan-Chabot décédera en 1709, à la suite, dit-on, d'un rhume.

La reconstruction de l'hôtel est entreprise à partir de 1705 sous l'égide des Soubise. Doté d'une majestueuse cour d'honneur, le palais est entouré d'un vaste péristyle. La décoration intérieure est due à l'architecte Germain Boffrand (1667-1756) qui réalise entre 1733 et 1735 des intérieurs remarquables, typiques des demeures de la haute aristocratie parisienne au 18ème siècle. Ce sont les derniers « décors rocaille » Louis XV qui subsistent *in situ* à Paris. Passé dans le domaine public à la Révolution, l'hôtel est devenu au XIXe siècle le siège des Archives Nationales. Grâce au ciel, il est loisible désormais de visiter le Palais, les Archives étant désormais installées à Saint-Denis -Pierrefitte-sur-Seine.

ÉPILOGUE

Cette promenade culturelle dans le XVIIe siècle français a été conçue, grâce aux pochoirs de C215, sous la responsabilité de la mairie du 4ème arrondissement. Une carte répertorie l'ensemble des œuvres présentées. Le parcours mène de la rue des Francs Bourgeois à la rue de Turenne, de la Place des Vosges au Boulevard Henri IV.

Au moment de notre visite, quelques portraits manquants, avaient déjà disparu ou peut-être, ne les ai-je pas trouvés. Quant aux pochoirs de Molière et La Fontaine, c'est pas brillant! J'ai tout simplement raté les photos. À ma décharge, si je puis dire, le Quai des Célestins était bien encombré et difficile d'accès du fait des «embarras de Paris».

Ce groupe de pochoirs représentant des personnages du XVIIe siècle, constituait une œuvre éphémère, car elle était appelée à disparaître. L'ensemble de photos réuni dans le présent ouvrage serait-il possiblement unique ? Serais-je seul à voir ainsi « joué » du smartphone. Certes non, d'autres amateurs se sont vraisemblablement essayés à ce jeu du « petit photographe », faisant œuvre utile pour qui aime l'art et l'histoire.

Quoi qu'il en soit, j'espère modestement que la galerie de portraits, ainsi composée, sera une magnifique occasion pour vous et nous tous, jeunes (de 7 à 77 ans), mais pas que, comme on dit aujourd'hui, de s'intéresser à ces beaux personnages de notre Histoire.

.LES OEVRES

- .*Henri IV*
- .*Louis XIII*
- .*Ninon de l'Enclos*
- .*Maximilien de Béthune*
- .*Madame de Sévigné*
- .*Madeleine de Scudéry*
- .*Madame de Montespan*
- .*Paul Scarron*
- .*Madame de Maintenon*
- .*Simon Vouet*
- .*François Mansart*
- .*Salomon de Brosse*
- .*Philippe de Champaigne*
- .*Pierre Corneille et Molière*
- .*Charles Le Brun*
- .*Princesse de Soubise*

L'ARTISTE

C215, pseudonyme de Christian Guémy, est un artiste urbain, pochoiriste français, né en 1973 à Bondy (93). Diplômé en master de l'histoire de l'architecture et en histoire de l'art en Sorbonne, il travaille et vit à Vitry-sur-Seine (94) où il a effectué en 2006 ses premières œuvres. En 2013, il réalise à Paris-13^e, près du métro Nationale, un mur peint représentant un chat. La même année, il peint le visage de la ministre de la Justice, Christiane Taubira, alors cible d'attaques racistes. Le 4 janvier 2016, l'artiste réalise un portrait du policier Ahmed Merabet, assassiné, un an auparavant lors de l'attentat contre Charlie-Hebdo. Le pochoir est conçu sur le boulevard Richard Lenoir, orné des couleurs républicaines et de la proclamation «Je-suis-Ahmed». Lors de la panthéonisation de Simone Veil, C215 en appose deux portraits sur des boîtes aux lettres de la mairie du 13^e arrondissement. Quelques mois plus tard, en 2019, elles sont taguées d'une croix gammée. Revenant les restaurer en présence d'un fils de Simone Veil, l'artiste s'écriera: «Quelle lâcheté, il est temps de se dresser contre la montée de l'antisémitisme en France !» L'auteur a effectué de multiples expositions à Paris dont «Les Illustres autour du Panthéon» en 2018, et dans plusieurs grandes villes françaises ainsi qu'à l'étranger (Saint-Petersbourg).

Parmi ses sujets de prédilection, l'enfance est le thème prédominant. Il privilégie comme modèle, sa fille Nina, née en 2003, dont il a reproduit le portrait tout au long du «chemin de l'école». Aujourd'hui, il peint une figure éthérée de la jeune fille, femme future, qui naît dans cet entre-deux, l'adolescence, période étrange et révoltée et parfois révoltante aux yeux des parents. C215 s'intéresse également aux laissés-pour-compte de la société, (sans-abris, illuminés, marginaux...) ou aux simples passants anonymes, un peu à la manière de Doisneau. L'on peut admirer l'une de ses toiles intitulée «Magnificat», dans la basilique de Saint-Savin-sur-Gartempe (86), la «Sixtine du Moyen Âge», connue pour ses fresques uniques en Europe.

Après l'invasion russe du 24 février, C215 a réalisé une immense fresque de la même fillette aux couleurs du drapeau ukrainien sur une façade d'un immeuble du sud parisien. Au printemps 2022, il a rejoint Kiev pour peindre, là-bas, des images de paix et d'amour.

À propos de cette promenade dans le Marais, l'artiste a déclaré: «Ces hommes et ces femmes du 17^e siècle ont marqué notre histoire politique, intellectuelle ou artistique. Leurs portraits ont été apposés sur du mobilier urbain au détour d'une ruelle, d'une église, d'un hôtel particulier ou d'un monument éponyme. Le parcours célèbre également les splendeurs architecturales de ce quartier. C'est une façon de transmettre ma passion pour cette époque. Je souhaite que les visiteurs aient le même ressenti, en levant les yeux sur un bâti ou en s'égarent dans un jardin...»